Souvenirs du temps passé : mon petit frère et moi

Autor(en): **Brocher, Sara**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **14 (1984)**

Heft 1

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-829849

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Souvenirs du temps passé

Mon petit frère et moi

Mme Sara Brocher, Genève,
nous envoie ce charmant récit empreint d'une grande fraîcheur. Elle a 97 ans!

J'avais trois ans et demi lorsque naquit mon petit frère, en février 1890. J'étais avertie de la prochaine venue d'un bébé et je l'imaginais à mon idée, car il n'était pas question, à cette époque, d'instruire les petits enfants sur ce sujet tabou. Aussi, je pensais que c'était le berceau déjà installé dans la chambre de ma mère qui produirait l'enfant de lui-même, et que l'on verrait se former peu à peu une petite figure sur l'oreiller. J'expliquais cela à nos deux bonnes qui riaient et me laissaient dire.

Le jour venu, on nous avait envoyées, mes trois sœurs aînées et moi chez nos voisins, les Veyrassat. Je vois encore parfaitement mon père ouvrant la porte du salon où nous étions en attente, nous annoncer avec un visage radieux:

«Mes enfants, vous avez un petit frère!»

La joie alors éclata. Toutes les quatre, nous nous prîmes les mains et nous nous mîmes à danser et sauter en criant notre allégresse. Puis notre père nous emmena voir le bébé. Je me haussai sur la pointe des pieds au-dessus des barreaux du haut berceau pour apercevoir la petite tête déjà couverte de cheveux bruns...

Mes souvenirs sont vagues quant à mes premières relations avec ce petit frère, de son nom Théodore, mais vite appelé Thédo. Cependant, je le vois couché sur les genoux de maman qui l'habillait pour sortir. Elle me permit de lui mettre son bonnet:

«Fais bien doucement, car le dessus de la tête des bébés n'est pas encore fermé.» Ce fut ma première notion d'anatomie: la fontanelle.

Un souvenir frappant: j'étais en promenade, dans nos chemins de la Servette (à Genève) avec notre bonne et le petit frère dans la poussette. Passe une dame qui, sans doute, devait nous connaître. Elle nous arrête, se penche sur le bébé et lui fait mille grâces sans me prêter attention. J'eus un petit choc au cœur, mais tout de suite je compris: «Maintenant c'est le petit frère qu'on regarde, ce n'est plus à moi que vont les caresses des visiteurs. C'est ainsi et c'est juste.»

(Photo Boissonnas, Genève)

Autre incident: j'avais une curieuse envie, c'était de savoir ce qu'il y avait dans le fond de l'œil, sous la paupière inférieure. Je pourrais le savoir en examinant l'œil de mon petit frère. Mais comment y arriver? Nous n'étions jamais seuls. L'occasion se présenta un jour. Sur une place, en ville, la bonne me laissa seule avec le bébé dans sa poussette tandis qu'elle entrait dans un magasin. Vite, j'allongeai mes deux index sous les paupières du petit et je tirai pour voir dessous! Mal m'en prit! Ne fallait-il pas qu'une passante me voyant faire m'arrêtât? «Non, non, ne fais pas cela, tu vas faire mal à ton petit frère...» Je ne lui avais pas fait mal car il n'avait pas bronché. Mais je sentis cette incompréhension des grandes personnes devant les idées saugrenues mais innocentes des enfants.

J'avais quatre ans et lui 7 ou 8 mois quand on nous conduisit chez le photographe Boissonnas. Celui-ci nous installa tous les deux dans un fauteuil. Il me dit: «Tiens-le bien» et je l'enlaçai de mon bras gauche et le tint serré de peur qu'il ne s'élance en avant. J'ai encore cette vieille photo, de même que la suivante, une année après. On nous photographia debout sur une table. Cette fois encore, j'enlaçai mon frère, négligeant la poupée inutile qu'on m'avais mise dans les mains. Il faut dire qu'à cette époque où la photographie d'amateur n'existait pas, on allait régulièrement chez le photographe, soit en famille, soit individuellement. Qui se souvient, comme moi, de ce grand artiste, Frédéric Boissonnas? Je le vois, debout, dans son atelier, sa belle physionomie et son abondante chevelure brune.

Mes souvenirs sur mon petit frère ne sont pas précis ces années-là. Cependant, je me souviens de sa première culotte, à l'âge de cinq ans. A cette époque, on gardait les garçons en jupe jusqu'à cet âge. Nous, ses sœurs aînées, nous le regardions avec admiration. Lui, il était à la fois confus et fier dans son nouveau costume qui faisait de lui, dès lors, un grand garçon... Déjà, à cet âge-là, il était devenu mon camarade de jeux. Il avait une intelligence très vive, aussi me rattrapait-il presque, atténuant ainsi notre différence d'âge. Il lui arrivait même de m'expliquer quelque chose: c'est lui qui m'apprit à lire l'heure sur la pendule de la salle à manger.

A quoi jouions-nous? Bien sûr, de mon côté, j'avais mes poupées, mon «petit ménage», et lui il avait ses soldats et ses Indiens. Nous avions, en commun, des animaux en bois, des jeux de construction, une arche de Noë... Mais surtout il y avait les jeux libres dans le jardin, jeux que nous inventions. On se fabriquait un arc et des flèches avec des rameaux flexibles et des ficelles. La cible était un tronc d'arbre. On jouait au cheval et au cavalier: le premier était harnaché et le second tenait les guides. Nous galopions ainsi à travers le jardin... Un autre jeu: l'un de nous deux s'asseyait dans un petit char, fermait les yeux et l'autre le conduisait de-ci de-là, en lui faisant deviner où il se trouvait. Et en ouvrant les yeux, c'était toujours la surprise!

Lors de l'Exposition de 1896 à Genève, nous en fîmes une reproduction dans le pré de notre jardin. Une couverture tendue entre des pieux — fai-

sant une tente — abritait toutes sortes d'objets hétéroclites pris dans la maison. Sur une ficelle tendue entre deux arbres roulait le petit tram aérien. Il y avait aussi le ballon captif se balançant au bout de son fil, attendant de crever... Le Village Nègre était représenté par ma seule poupée noire, ma chère Topsy. Nous nous amusions bien à arranger tout cela et naturellement nous appelions les grandes personnes pour visiter notre exposition miniature.

A part ces jeux, eh bien! nous causions déjà beaucoup; ce qui donnait lieu parfois à de violentes querelles. Nous ne nous disputions jamais pour un jouet ou une friandise: c'était des disputes d'idées, d'opinions. Ma mère s'attristait outre mesure de nos querelles et nous les reprochait, ne comprenant pas que c'était les joutes de deux jeunes esprits vifs et combatifs. (Mais où était la psychologie enfantine à cette époque-là?) Et puis nous chantions à deux voix nos chants d'école, chants populaires ou cantiques du culte familial. Parfois, nous les mimions avec malice. Ainsi ce petit cantique:

Je voudrais être un ange
Un ange du Bon Dieu
...
J'aurais une couronne
Aux mains la harpe d'or...

Tout en chantant, nous courions (ou volions) en agitant les bras tout autour de la table de la salle à manger en essayant de figurer la couronne et la harpe! Thédo avait déjà beaucoup d'humour.

Le temps passait et nous avons grandi. Nous ne jouions plus ensemble et nous ne nous disputions plus. Mais nous causions et nous échangions nos lectures. Une fois, lors de vacances, nous avions écrit un petit roman à deux voix, chacun écrivant à son tour sur son personnage. C'était un simple exercice de composition et ça n'avait aucune valeur. Je ne l'ai pas conservé. Quant à mon frère, son orientation d'esprit se dessinait clairement. C'était la musique, le piano: un passionné de Beethoven. Et c'était surtout la littérature. Son maître était Flaubert. Il avait une grande admiration pour sa Correspondance. Lors de sa première année (hélas la seule!) en faculté de Lettres, il avait présenté un travail sur Flaubert qui fut remarqué par son professeur Bernard Bouvier. Je possède d'ailleurs encore ce cahier manuscrit.

Cependant, ce joyeux garçon plein de vie, plein de promesses, nous fut enlevé brutalement par une chute en montagne, à l'âge de dix-neuf ans. Je n'avais plus de frère.

Sara Brocher

Paris au fil du temps

Annette Vaillant

En attendant le bus

Jadis, comment les braves gens se déplaçaient-ils? Eh! bien, ils allaient à pied, tout simplement. On ne pense pas tous les jours, quand on s'impatiente à l'arrêt du bus, que l'idée de voitures publiques circulant à travers la ville suivant un itinéraire déterminé, c'est à Blaise Pascal qu'on la doit. En 1661, alors qu'il écrit *Le Mystère de Jésus,* Pascal imagine «pour les pauvres» le service des carrosses à six sols qui eut une vogue d'assez courte durée (1661–1677) en raison des difficultés qu'offraient les rues trop étroites et surtout de l'erreur psychologique qui consistait à en interdire l'accès «aux laquais, soldats, pages et autres gens de livrée, même les manœuvres et gens de bras»... Sur la Seine circulaient cependant galiotes et coches d'eau, précurseurs des bateaux-mouches revenus à la mode pour la joie des touristes actuels. La RATP[1] retrace dans un vaste hangar de son dépôt, vers la Porte de Clignancourt, l'histoire des transports parisiens. Le clou de cette exposition est — à la portée des visiteurs qui peuvent tourner tout autour — un authentique omnibus *Madeleine-Bastille* mis en service en 1878. Ce modeste vétéran est une solide relique dont les roues en bois cerclées de fer martelèrent les pavés de pierre. L'entreprise de Pascal avait devancé de plus d'un siècle et demi les futurs transports en

[1] Régie autonome des transports parisiens.

Des hommes des femmes de l'histoire

Louis-Vincent Defferrard

Une dame en rose et les ruines d'un château

N'allez pas croire que c'est là le titre d'un roman policier ou d'un livre gentiment sentimental.

Les ruines encore fières du château se reflètent bel et bien dans les eaux paisibles du lac de Gruyère. Il y a quelques décennies elles dominaient de plus de cinquante mètres le cours tourmenté de la Sarine. Depuis, le barrage de Rossens a créé le lac et fait du château de Pont-en-Ogoz et de la chapelle Saint-Théodule une petite île romantique où paissent quelques chèvres.

C'est au pied de ces deux tours jumelles qu'a commencé ma passion pour les vieilles pierres, leur histoire et celle de ceux qui vécurent ou passèrent là. Je crois bien que le beau comte Michel de Gruyères et les seigneurs de Pont avec leurs gentes dames et damoiselles furent les premiers héros dont, collégien, j'imaginais la vie, les prouesses et les... grandes amours.

J'ai dû compulser des documents, de vénérables et souvent poussiéreuses archives, étudier les parchemins, consulter les livres dits savants. Le plus clair résultat de ces efforts a été de ternir ma vision juvénile, de m'obliger à voir que toutes les dames du temps jadis n'étaient pas merveilleusement belles et sans taches, que tous les nobles ne furent pas chevaleresques, hardis et généreux défenseurs des veuves et des orphelins. Force me fut aussi de constater que trop d'habitants du bourg — que l'on appelait alors la ville de Pont — n'avaient droit ni aux libertés élémentaires ni même à ce simple bonheur de se savoir en sécurité et de posséder une suffisante réserve de blé dans les greniers.

Mais, allez-vous me demander, et cette dame en rose? Patience, elle va arriver mais avant il faut que je vous dise, car cela est nécessaire, que le premier seigneur de Pont fut cet Ulrich témoin de la fondation de l'abbaye d'Humilimont en 1137. Trois siècles plus tard ses derniers descendants ne possé-